Document generated on 04/24/2024 2:42 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

L'an 2000
Apocalypse ou révélation

Patrick Schupp

Number 125, July 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50771ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Schupp, P. (1986). L'an 2000 : apocalypse ou révélation. *Séquences*, (125), 16–17.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'AN 2000:

APOCALYPSE OU RÉVÉLATION?

Patrick Schupp

Dans quatorze ans, nous serons au seuil de l'an 2000. Comme jadis, lorsque l'humanité était à la veille de franchir l'an 1000, les théories de destruction, les prévisions d'apocalypse, les visions d'une terre devenue stérile, morte, et roulant sans fin dans l'immensité, concrétisent avec une alarmante progression l'angoisse de l'humanité face à son avenir.

Il faut aussi dire que les événements semblent donner raison aux prévisions les plus pessimistes, et que la science et la guerre, unies en une étreinte mortelle, tirent inexorablement les hommes vers l'anéantissement final. L'énergie nucléaire est, bien entendu, la cause première de cet anéantissement, et Three-Miles Island, aussi bien que Tchernobyl en sont les effrayants témoins. Les manifestations anti-nucléaires se multiplient, font l'événement à l'échelle mondiale, apparemment sans effet, et le « syndrome d'Hiroshima » semble préparer la société

On the Beach de Stanley Kramer

post-apocalyptique de demain: terre dévastée, culture et végétation détruite et interdite à cause des radiations, ce qui suggère quelques scénarios possibles sur l'évolution de l'humanité: comme le cinéma et la télévision sont le miroir et le témoin de l'époque, ces scénarios se retrouvent à une cadence accélérée sur nos écrans, petits et grands.

Je mentionnais l'énergie nucléaire en premier, mais il n'y a pas que ça! Si la guerre ne dévaste pas la planète, les catastrophes naturelles risquent de s'en charger, souvent provoquées, il est vrai, par les interventions de la science et de la technologie: pluies acides, expériences nucléaires, mutations biologiques, utilisation grandissante de drogues néfastes ou mortelles, quand elles ne sont pas expérimentales, comme dans les romans de Stephen King. De Nostradamus à, justement, Stephen King, des diverses prophéties aux ouvrages de fiction ou de vulgarisation scientifique (basées sur des faits authentiques et vérifiés), le long sanglot de l'anéantissement roule d'âge en âge et vient mourir au bord de l'éternité engendrant guerres, tremblements de terre, épidémies, basculement de la terre sur son axe, chocs de météorites et autres moyens tout aussi diversifiés que radicaux.

Radicaux ? En effet, dans le pire des cas, la planète saute ou est totalement ravagée, et l'humanité est annihilée, point final.

Si, par contre, elle survit, même partiellement, que peut-il se passer? Le genre humain retourne à l'animalité et, repartant à zéro, devra reparcourir le chemin anguleux de l'évolution technique et sociale — ou alors la population décimée devra essayer de reconstruire le monde selon des règles changeant avec les races et les mentalités. Il s'agira alors de sociétés tribales oligarchiques, ou des groupements isolés ou autonomes, ou encore de sociétés basées sur la toute puissance de la religion. Celle-ci est, en fait, l'un des moteurs les plus puissants de l'humanité, et nous retrouvons son évidence et ses différentes manifestations dans presque toutes les oeuvres littéraires ou cinématographiques. À l'origine, un être, un leader ancien ou mythique, une entité bonne ou terrible, qu'on adore, à qui on offre des sacrifices, et qui dispensera en retour protection, bienfaits ou rudiments de connaissance. Le livre de William Golding *Lord of the Flies* (ainsi que le film réalisé par Peter Brook, en 1963) est à cet égard exemplaire: à la suite d'une attaque nucléaire — on voit la fusée mortelle dans le pré-générique — un avion, transportant une vingtaine d'étudiants britanniques entre

12 et 16 ans, s'écrase sur une île déserte. Le pilote meurt dans l'accident mais, miraculeusement, les enfants survivent. Ils vont mettre sur pied une société tribale hallucinante « protégée » par un dieu vengeur et avide de sang humain, le Seigneur des mouches (du titre), un autre nom de Satan, personnifié par une tête empalée de cochon sauvage. Parabole? Prophétie? Vision prémonitoire? Le propos rejoint étrangement le sujet de *The Stand* (Le Fléau) de Stephen King, dans lequel l'humanité, détruite aux quatre cinquièmes par une épidémie virulente de grippe asiatique, se livre à l'éternelle lutte du Bien (une vieille négresse de 103 ans) et du Mal (une espèce de cowboy à double vue). Évidemment, le Bien triomphera après plusieurs péripéties, ouvrant ainsi l'avenir à un monde meilleur dont la plupart des prophéties, de Nostradamus à Fatima, font état d'une manière non équivoque.

Car, en définitive, nous retrouvons, dans cette littérature et ces films d'apocalypse, les grands thèmes autour desquels les hommes ont ordonné leur vie: la lutte entre le Bien et le Mal, celle pour la survie, la compréhension des choses cachées, comme la destinée, l'avenir, la vérité, la liberté d'être, la crainte de la mort, le goût de la violence et du meurtre...

La guerre nucléaire lève le spectre hideux de son crâne décharné à l'horizon et *Five* (1951), *The World, the Flesh and the Devil* (1959), *On the Beach* (1959), *Doctor Strangelove* (1963), *Wargames* (1965), *Planet of the Apes* (1968), *Omega Man* (1971), *A Boy and His Dog* (1976), *Damnation Alley* (1977), *Quintet* (1979) et, plus près de nous, *Testament* et *Aftermath* (1983 et 1985), ainsi que *The Day After* (1985) (ces trois derniers films réalisés pour le médium de communication le plus vaste au monde, la télévision), ne sont que les inquiétants jalons d'une progression dramatique de plus en plus effrayante. Les options sont différentes, bien sûr, puisque cela va de la destruction totale *(On the Beach)* à la survie problématique dans un monde dévasté où il faut refaire l'humanité *(Five, The World, the Flesh and the Devil*, qui ne sont que de terribles parodies de la Genèse), ou préserver ou refaire une agriculture *(Silent Running, The Ultimate Warrior)*, ou s'approprier les sources essentielles d'énergie *(Damnation Alley*, la série des *Mad Max, Survival Zone, 2020 Texas Gladiators, A Boy and His Dog)*. Dans certains cas, *Def Con 4, The Quiet Earth, Exterminator of Year 3000, Wheels of Fire*, et autres, l'holocauste nucléaire a des témoins impuissants et horrifiés, qui découvrent un monde ravagé dans lequel il faut survivre comme on peut. Et comme certains romanciers ou scénaristes ont l'imagination fertile, ils ont voulu créer des mondes où l'évolution impliquait l'avènement du monde animal, comme Pierre Boulle dans *La Planète des singes*, qui donne la Terre aux gorilles et aux orang-outants, Clifford Simak qui imagine un monde canin dans *Demain les chiens*, ou les films *Phase IV* ou *The Hellstrom Chronicles* qui éliminent l'humanité (ou presque) au profit des insectes. Il y a aussi ceux qui, croisant le thème du voyage dans le temps avec celui de la destruction nucléaire, ont proposé des variantes post-holocauste, si j'ose dire, comme *Terminator* (1983), dont l'immense succès a engendré une kyrielle de successeurs plus ou moins heureux comme *Wariors of Wasteland, Final Exterminator, Exterminators of Year 3000, Warriors of Lost World, Endgame*, où, finalement, la destruction nucléaire ne devient qu'un prétexte pour produire des

The Day After de Nicholas Meyer

oeuvres sordides de violence et d'horreur, dont la fascination a décuplé, de pair avec les possibilités de la vivre. Et c'est pourquoi des oeuvres plus sérieuses, donc plus graves, comme *The Day After* et *Testament*, qui vont à la limite du soutenable, nous obligent à regarder ces possibilités en face. La violence n'est plus ici le fait d'effets spéciaux appliqués sur des acteurs de carton-pâte, mais une réalité effrayante qui peut parfaitement être celle de demain, et qui rejoint le message final de *On the Beach*: une bannière claquant au vent sur une place à jamais silencieuse, et dont le slogan dérisoire s'inscrit en grosses lettres sur l'écran: « There is still time, Brother ». Avertissement ou constat? Après avoir vécu dans la crainte, pouvons-nous envisager de vivre dans l'espoir? L'avenir seul le dira.